

Le Bon Samaritain (Luc 10, 25-37)

Mes chers amis,

Vous connaissez tous la parabole du « Bon Samaritain. » Je suppose que vous avez tous rencontré un jour un bon samaritain. Tenez : vous deviez déménager, au mois de juillet, en pleine canicule et quelqu'un est venu vous aider. Et vous vous êtes exclamé : « Heureusement que j'ai eu un bon samaritain pour m'aider, sinon je n'aurais jamais réussi tout seul. » Vous avez fait une crevaillon avec votre voiture: quelqu'un s'est arrêté pour vous dépanner. Il est reparti sans même vouloir être payé pour ce service. Il fut votre bon samaritain. Dans l'occurrence, le bon samaritain, c'était peut-être votre voisin, un beau-frère, un ami.

Eh bien, j'ai le regret de vous annoncer que vous êtes tous dans l'erreur: le bon samaritain, ce n'est pas cela du tout. Le bon Samaritain de l'Évangile, ce n'est pas votre ami qui vient vous dépanner; c'est votre ennemi qui vient à votre secours !

Précisons un peu la nature du Samaritain à l'époque de Jésus. Dans les Évangiles, on mentionne plusieurs catégories de Juifs en Israël: les Phariséens, les Publicains, les Sadducéens, les Hérodiens, les Esséniens, les Zélotes et beaucoup d'autres encore. Mais le groupe le plus marginal et le plus détesté était les Samaritains. Ils vivaient en Samarie, une région intermédiaire entre la Galilée, au Nord, et la Judée, au Sud.

Le plus court chemin entre le Nord et le Sud c'était de passer par la Samarie. Or, lorsque les Juifs de Galilée se rendaient à Jérusalem, ils préféraient faire un grand détour par la vallée du Jourdain plutôt que de traverser la

Samarie. C'était moins risqué. Mis à part l'épisode de la Samaritaine (Jean 4), Jésus lui-même évitait la Samarie car ça tournait souvent à l'hostilité. C'était un peu comme de voyager de Cap-Rouge à Montréal en passant par Chicoutimi pour éviter Trois-Rivières !

Une vieille querelle opposait les Juifs de Samarie aux autres Juifs du pays. Une vieille querelle qu'on entretenait de génération en génération, comme il arrive souvent quand on n'arrive plus à se parler et qu'on se crie des noms. Le fond de la querelle entre les deux ne portait pas sur des revendications territoriales ni sur des disputes entre des éleveurs de moutons ou de bœufs. La dispute portait sur des questions religieuses. Les Juifs de Jérusalem trouvaient que les Juifs de Samarie s'étaient trop compromis avec les cultures étrangères.

Rappelez-vous la discussion assez vive de Jésus au puits de la Samaritaine quand cette dernière lui dit : « Comment toi, Juif, peux-tu me demander à boire, à moi une Samaritaine ? Vous, les Juifs, vous dites qu'il faut adorer Dieu à Jérusalem alors que nous, nous prétendons que c'est ici (sur le mont Garizim). » Suit cette remarque étonnante de Jésus: « Un jour viendra où l'on adorera Dieu ni ici ni à Jérusalem, mais en esprit et en vérité. » (Jn 4,23).

Donc, à l'époque de Jésus, deux catégories de Juifs se disputaient depuis 600 ans la légitimité de la vraie religion, au point de s'éviter prudemment.

Si l'on revient à la parabole racontée par Jésus, c'est le supposé méchant, un Samaritain, qui vient au secours d'un Juif. Relevons quelques détails. L'histoire raconte qu'un Juif s'est fait tabasser sur la route qui relie Jérusalem à Jéricho. « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. » On peut supposer qu'il s'agit d'un Juif de Galilée qui retournait chez lui. Pour éviter la Samarie, il fait un détour par Jéricho et la vallée du Jourdain. Le gars de la parabole voyageait seul, semble-t-il. C'était fort imprudent. Il s'est fait attaquer par des bandits qui le volent, le frappent et le laissent à demi-mort.

Quelques heures plus tard, deux autres types passent par la même route mais ne s'arrêtent pas : un prêtre et un lévite. On pourrait penser que les deux passent tout droit pour éviter de devoir témoigner éventuellement.

Dans le cas présent, la raison pour laquelle les deux ne s'arrêtent pas est plus subtile mais peut se comprendre dans un contexte de pureté rituelle : le prêtre et le lévite ne veulent pas se « souiller. » Il s'agit de deux types sans doute désireux d'obéir aux lois religieuses d'abord. Comme ils travaillent au Temple de Jérusalem, ils ne peuvent pas se salir les mains et être en contact avec un mort, ce qui les rendrait « impurs » au service cultuel.

C'est alors un Samaritain, celui que l'on évite à tout prix, qui vient au secours du Juif blessé. Il s'approche, panse les plaies en y versant de l'huile et du vin. La mention de l'huile et du vin indique que le Samaritain soigne avec les moyens du bord : il désinfecte les plaies avec du vin et adoucit les blessures avec de l'huile (les voyageurs avaient sur eux un peu d'huile pour faire cuire les aliments. Le Samaritain avait aussi un peu de vin). Après ces premiers soins, il charge le

blessé sur sa monture et l'amène dans une auberge.

Il donne de l'argent à l'aubergiste en recommandant de bien prendre soin de lui, poussant même la charité jusqu'à laisser sa carte de crédit à l'aubergiste pour couvrir les frais supplémentaires. Ce qu'un bon chrétien aurait à peine fait pour un membre de sa famille, le Samaritain l'a fait pour son ennemi.

Si l'on revient au début de l'Évangile de ce jour, Jésus a raconté cette parabole en réponse à une question. Lors d'une discussion avec un scribe, Jésus avait rappelé que le plus important, c'était d'aimer Dieu et son prochain. Alors le scribe lui posa la question : « Et qui est mon prochain ? » La réponse de la parabole est claire : le prochain, c'est celui qui est près de moi et qui a besoin d'aide, fut-il mon ennemi ! Le prochain n'est pas toujours son ennemi, bien sûr. Le prochain, c'est celui qui est près de moi : mon conjoint, mes enfants, ma parenté, mes voisins, le personnel de bureau où je travaille. Des fois, mon prochain peut être agréable ; parfois, il peut être détestable. Pourquoi devrais-je me préoccuper de lui ? Pas seulement à cause de liens génétiques, de liens familiaux, sociaux ou politiques, mais parce que chacun, même le plus vulnérable, est un enfant de Dieu, et digne de respect. Comme Chrétiens, nous devenons responsables les uns des autres.

En conclusion je dirais qu'on devrait moins se préoccuper de savoir qui, un jour, fut notre Bon Samaritain, on devrait plutôt se poser la question : De qui pourrais-je devenir le Bon Samaritain ? En d'autres termes : quel est le type que je déteste mais qui aurait besoin de mon aide cet été ? Prenons un petit moment pour y réfléchir. Amen.

Gérard Blais, marianiste